

ELTON FURRATIER

Les enquêtes du Furet

TOME 2

ROMPICAPO



IS EDITION

© 2016 – IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal
13003 MARSEILLE
www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-108-3
ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-109-0

Directrice d'ouvrage : Marina Di Pauli
Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty
Illustrations de couverture : © Laurent et Alain Fortier

Collection « Sueurs glaciales »
Directeur : Harald Bénoliel

Retrouvez toutes nos actualités sur les réseaux sociaux :

Facebook.com/isedition
Twitter.com/is_edition
Google.com/+is-edition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ELTON FURRATIER

Les enquêtes du Furet

TOME 2

ROMPICAPO

ISEDITION

À Romain et Antoine
*(une histoire que je ne leur lirai jamais
avant d'aller dormir...)*

À Lucas et Loïc

Résumé

Brillant expert en écriture, régulièrement appelé sur des missions classées "top secret", Nelson Furratier devient détective privé un an après le meurtre inexpliqué de sa femme et la disparition de son fils. Une tragédie qu'il ne se pardonne pas et qui l'obsède jusque dans ses enquêtes, racontées à travers la plume d'Elton, son frère.

Quelques mois après une enquête éprouvante qui l'a ramené vers ses démons intérieurs, Nelson vient en aide à un ami et part changer d'air pour Venise.

Sur les traces d'une fille disparue et d'un tueur en série, le détective privé plonge encore plus profondément dans sa propre noirceur au cœur de la « Sérénissime », la cité vénitienne, où il va être confronté à une indicible malédiction, vieille de plusieurs siècles...

CHAPITRE 1 :

Mémoires mortes

Le sentiment de solitude n'est pas qu'un état d'âme. Mais une vibration de l'être tout entier. Une réalité dont on ne peut se détacher facilement dès lors qu'elle est installée.

Penché sur la tombe de Sonia, Nelson arpentait les recoins de son enfer intérieur. Et, plus qu'à tout autre moment, il se détestait. Une irrépressible envie de se faire du mal l'embrasait. Le mal qu'elle avait subi. Il l'éprouvait comme un besoin de rédemption. Effacer la mort de sa femme par sa propre souffrance.

La clarté déclinait dans le ciel de Caen. De lourds paquets nuageux le traversaient parfois, l'obscurcissant davantage. Les grilles du cimetière Saint-Gabriel n'allaient pas tarder à fermer, et mon frère était seul dans son carré de dalles funéraires. Isolé dans sa noirceur d'âme. Perdu dans une détresse dont personne ne pouvait le sortir.

Le 21 juillet avait été l'anniversaire de Sonia. La date que Nelson avait précisément choisie pour venir en ce lieu. Non pas dans le but couramment pratiqué de se recueillir, mais dans celui de raviver le plus cruellement possible sa douleur. De réveiller des démons qu'il parvenait à maîtriser de mieux en mieux.

Pour la première fois depuis l'assassinat de sa femme, il s'était senti prêt. Prêt à se confronter à la sépulture de Sonia. À franchir un pas supplémentaire dans ses propres ténèbres. Car, malgré tout le dégoût qu'il éprouvait envers lui-même, un irrésistible réflexe de survie empêchait mon frère de s'enfoncer trop loin dans son autodestruction. Et cet instinct le contrariait. À mesure qu'il allait mieux, Nelson refusait ces signes de guérison et ressentait le besoin de raviver les morsures du chagrin. Comme un effet de vases communicants. Il avait l'improbable tournure d'esprit cherchant à ce que l'équilibre de ses sentiments contraires soit conservé. Plus de peine, pour compenser plus de joie de vivre.

Je savais que cette étape lui était salvatrice et n'avais pas tenté de l'en dissuader. Si mon frère s'en sentait capable, c'est qu'il allait, somme toute, bien mieux qu'avant.

L'assassinat de Sonia et l'enlèvement de leur fils, Raphaël, dans un gîte de Ouistreham, alors qu'il expertisait de vieux manuscrits découverts dans un bunker de Colleville-sur-Mer, l'avaient conduit aux portes de la folie. À presque une année complète d'abattement proche de la cataplexie avait succédé un changement de vie radical. Devenu enquêteur privé à Caen pour éclaircir cet effroyable drame, Nelson n'avait alors cessé de pister la trace indirecte du meurtrier-kidnappeur au fil de ses enquêtes usuelles de détective. Mon frère s'était maintenu perpétuellement en veille. Quelle que soit l'affaire qu'on lui confiait, la traque continuait. Du soupçon d'adultère à la simple surveillance d'adolescent en rébellion. De la recherche d'héritier disparu à l'obsession paranoïaque ordinaire. Pour Nelson, tout était digne d'alimenter sa chasse de coureur de fond, de nourrir sa quête. De l'aider à retrouver son fils et à venger sa femme.

Son acharnement, sa finesse d'analyse, ses actes souvent « borderline » lui avaient rapidement taillé une réputation dans le milieu. Tous le prenaient pour un cinglé dangereux et

insaisissable. Un fou furieux. Tous en avaient peur. Comme d'une bête féroce. On l'avait, à juste titre, surnommé « le furet ». Comme cet animal long et cruel, aux yeux injectés de sang, qui égorge les lapins à même leurs terriers.

Une cloche tinta près de la guérite d'entrée du cimetière. Le gardien s'apprêtait à fermer les grilles. Il était temps pour Nelson de replier ses pensées morbides et désespérées. De les rassembler en une petite boule acide et malsaine. De mettre ce nœud de souffrances à l'abri de sa carapace, au cœur de ses envies de vengeance et de ses desseins les plus sauvages. D'en faire la pile d'énergie du moteur de sa quête.

Avant de rompre totalement l'envoûtement du lieu et de l'instant, il s'attacha à choisir un gravier rond dans l'allée. Un terne et cabossé, comme lui. Nelson le plaça au centre de la pierre tombale, en souvenir de son passage. Une coutume juive que mon frère connaissait bien pour avoir vu Sonia la pratiquer sur la sépulture de son grand-père. Un geste ancestral, simple et profond. Nelson le reprenait à son compte pour une raison bien à lui : le caillou était la trace inaltérable de sa souffrance. Le rappel du feu qui le consumait. La cristallisation de sa rage. Un témoin pour la fois prochaine. Un gravier pour mieux retrouver et augmenter sa fureur.

Puis mon frère baissa le regard, alluma un cigarillo et s'en alla. Il s'éloigna telle une obscure silhouette parmi les ombres des caveaux du cimetière Saint-Gabriel. Lorsque Nelson franchit son grand portail de fer forgé frappé de l'alpha et l'oméga, le gardien eut la désagréable impression de voir passer un spectre. Un fantôme regagnant le monde des vivants dans un sillage de fumée âcre.

Nelson portait désormais une barbe courte et grisonnante, ainsi que des lunettes. Sans monture ni artifice. Il avait fini par accepter ces témoins inévitables de l'âge qui passe. Ce vieillissement lent et progressif qui diminue aujourd'hui mes propres forces, mais pas mon esprit.

Je dois bien reconnaître que, depuis sa rencontre avec Elizabeth Blache, mon frère avait changé. Ses dernières paroles, alors qu'il l'assistait vainement à franchir le cap d'une mort atroce, l'avaient littéralement retourné.

« Monsieur Furratier... Je regrette tellement pour votre femme... Nous ne voulions pas la tuer. »

Après une nouvelle dépression pour lui et un nouveau sauvetage pour moi, le « nous » de cet aveu avait obsédé Nelson pendant des semaines. Jusqu'à ce qu'il comprenne à quel point Elizabeth et son père étaient proches. Semblables. Et potentiellement coupables.

Néanmoins, mon frère savait, pour avoir retrouvé une photo mondaine de paparazzi dans un magazine « people », que le baron et Elizabeth Blache ne pouvaient être directement les assassins de Sonia, ni les kidnappeurs de Raphaël. Le père et la fille avaient été photographiés, le 6 mai 2005 autour de l'heure du meurtre, à Paris. À l'occasion d'un pince-fesses de bienfaisance dans les appartements d'une grue mariée à un nom à particule.

Nelson avait alors reporté toute son attention sur la fameuse « Organisation » dont s'était réclamée Elizabeth. S'agissait-il d'une société secrète ? D'un gang d'aristocrates-malfaiteurs ? D'un lobby politique royaliste ?

Suite à l'ultime confrontation qu'il avait eue avec la veuve Blache, mon frère avait cherché des traces, des preuves de l'existence d'une telle association. Un fil à tirer. Mais rien ne lui était venu. Et de toute façon, quelque chose clochait...

D'après les dernières paroles d'Elizabeth, l'organisation était au service du Prince Louis-Auguste de Navarre, prétendant au trône de France. Mais il n'y avait à l'époque que trois dépositaires possibles au trône de France, selon la branche à laquelle on se référait : Louis Alphonse de Bourbon, Henri d'Orléans ou Charles de Bourbon. Nulle part n'existait de Louis Auguste de Navarre. Et pour cause...

Historiquement, la dynastie de Navarre s'arrêtait en 1234 à Tudela, lorsque sa couronne fut définitivement intégrée à celle de France. Couronne de France détenue – on en revient au commencement – par trois prétendants légitimes. Deux Bourbon et un Orléans. Mais aucun Navarre. Ce prince Louis-Auguste était inconnu au bataillon de la généalogie officielle, mais demeurait, semble-t-il, assez puissant et influent pour tenir à sa botte toute une petite armée d'aristocrates revanchards et bien organisés, dont faisaient partie les Farcy du Perche.

Ainsi, mon frère n'avait finalement pas obtenu grand-chose à se mettre sous la dent pour avancer. Juste un vague complexe de sang bleu et un hobereau normand sénile...

Nelson avait attendu que la nuit tombe. Que le vieux ferme tous ses volets et monte se coucher.

Il avait pris le temps de retirer ses lunettes. D'enfiler une cagoule et des gants. De faire en sorte qu'aucune trace de lui ne subsiste après son passage. Que le baron ne puisse pas le reconnaître un jour, malencontreusement, au coin de la rue.

Il le frappa à la tête. Sans retenir sa main. Sans hésiter.

– Pitié ! hurla le vieillard, la bouche en sang.

Gontran Farcy du Perche, père d'Elizabeth Blache, ne semblait pas comprendre ce qui lui arrivait. Il affichait la même fragilité qu'une châtaigne prise entre les mors d'une presse hydraulique d'emboutissage.

Mon frère, peut-être pour accentuer son emprise sur l'ancêtre – mais plus probablement par sordide défoulement –, asséna un nouveau coup de poing dans la mâchoire du baron.

– Tu vas parler, dis, charogne !

Le vieux gémit sous la puissance de l'impact. Une giclée de sang et de gencive broyée éclaboussa le parquet de la chambre.

– Mais de quoi ? glapit-il misérablement.

Avec de tels gémississements à la clef, Nelson se serait habituellement demandé en quoi une pareille engeance pouvait encore, un tant soit peu, représenter la force de frappe militaire des troupes napoléoniennes qui dominèrent le continent européen pendant de si longues années. Mais mon frère, ce soir-là, n'était pas d'humeur à se poser ce genre de question. Il était tout simplement dans un état de fureur qui le dépassait.

– De la femme que tu as fait tuer à Ouistreham, il y a trois ans ! Espèce de vieux fils de pute ! Qui a fait ça ? Qui l'a égorgée ? Tu vas parler, maintenant !

Gontran Farcy du Perche venait de quitter l'hôpital. Une violente agression l'avait laissé dans le coma durant plusieurs semaines. Et, l'âge aidant, le vieil homme n'en était pas sorti indemne. Frappé d'amnésie partielle...

Nelson le savait. Mais, aveuglé par son besoin de vengeance, il ne s'était pas arrêté à cet état clinique incompatible avec ce qu'il attendait de sa proie. Avancer. Saisir une information.

Depuis trop de jours, il avait guetté son départ du CHU de Caen. Comme un fauve en cage et affamé devant lequel on agite un steak. Par prudence, il avait laissé un jour de battement au baron. Une unique journée avant d'écraser le poing de sa colère sur sa frêle carcasse. Car Gontran était sa seule piste pour retrouver le meurtrier de Sonia. La seule qu'il ait jamais eue. Autant dire qu'il était prêt à tout pour avancer dans sa quête. Et

massacrer un petit vieux pour lui faire recouvrer la mémoire en faisait partie.

D'un grand coup de genou, mon frère broya les bourses du baron. Gratuitement et sans état d'âme. Dans ces moments-là, Nelson se transformait en un être plus proche de la bête sauvage que de l'Homo Sapiens. Brutal et sans conscience.

Suffoquant, expirant, râlant, le vieil homme se répandait en sang et en larmes. Il se traînait à terre, criant sa terreur.

– Arrêtez ! Arrêtez, je ne me souviens plus de rien ! Je vous en supplie !

– Et l'enfant ? Où est-il ? Réponds !

Mon frère lui coinça une main sous sa chaussure. Puis, il fit peser tout son poids sur les doigts arthritiques de Gontran. Le vieillard poussa un hurlement : une phalange venait de céder.

– Et là, hein ? Tu te souviens mieux ? Tu veux que je continue avec les autres ?

Le vieux resta muet. Le regard perdu dans les affres de la douleur.

Nelson arrêta la pression de son pied sur le métacarpe du baron, perplexe.

Et s'il disait vrai ? Et s'il avait totalement oublié ce qui s'est passé ?

Il considéra Gontran avec mépris. Avec dépit et désespoir, aussi. Comme un chat dédaignant la souris à moitié morte sous ses coups de griffes.

Non ! Ce n'est pas possible... Il doit bien lui rester un souvenir, même vague...

Nelson souleva brusquement le vieillard par le col rougi de sang de sa chemise et le jeta comme un sac sur son lit. Puis, plaquant presque son visage au sien, il lui siffla dans la figure :

– Qu'est-ce que t'as oublié, salopard ?

Sous l'effet de la fureur, la voix de mon frère était encore plus éraillée et effroyable que d'ordinaire. Ses yeux de fou et les rides torturées qui en naissaient sous la cagoule achevaient le sentiment de dérégulation du vieil homme. Gontran, tétanisé par la peur et la douleur, n'osait plus parler ni bouger. Ce cinglé masqué de noir le terrorisait.

Nelson bouillonnait de colère. La rage sortait de lui comme une éruption de lave. Incontrôlable, surabondante, destructrice. Mais, pour la première fois, il se retint d'allonger une mandale au vieillard.

– Réponds-moi bordel ! Ou je t'achève à coups de talon ! Tu m'entends ? lui hurla-t-il dans les oreilles.

Le baron regardait son bourreau lui gueuler dessus. Immobile, atone. Il souffrait et sentait ses forces le quitter. La situation lui paraissait sans issue. L'homme à la cagoule lui demandait des choses qu'il ne connaissait pas. Il était violent, dangereux, imprévisible. Il semblait habité par des démons. Des démons qui souhaitaient sa mort de petit vieux.

Soudain, Gontran eut une illumination. Comme une déchirure dans le voile obscur qui brouillait ses souvenirs. Quatre chiffres, deux lettres et trois mots. Il s'efforça de les conserver à l'esprit et les livra à son tortionnaire, comme un laissez-passer pour la vie sauve.

– 12J58R. Crédit Lyonnais, République.

Nelson fut stoppé dans la nouvelle gifle qu'il s'apprêtait à asséner.

– C'est quoi, ça ?

– Je n'en sais rien... Ça vient de me revenir.

Mon frère réfléchit un quart de seconde. Puis il acheva son geste suspendu en l'air.

La claque cingla. Le sang gicla à nouveau.

Ce fut le dernier outrage de Nelson à l'âge respectable de l'aristocrate. Il déguerpit dans la seconde qui suivit. Une intuition l'avait aiguillonné et cela lui avait suffi pour sortir de l'impasse. Pour se faire une raison de l'amnésie du vieux dégueulasse qu'il aurait bien fini par tuer sous ses coups.

CHAPITRE 2 :

Disparition

Habituellement, Michel Leprieur ne rentrait jamais du boulot avant au moins vingt et une heures. Depuis que sa fille unique, Claire, était devenue étudiante, plus personne ne l'attendait à la maison. Mis à part son gros chat Cacahouète, qui se fichait pas mal des horaires. Comme tous les chats... Michel était du soir et avait repris son rythme naturel de célibataire. Se coucher tard, généralement un peu bourré, et traîner le matin.

Mais cet après-midi-là, il avait quitté le bureau avant tout le monde. L'esprit préoccupé. Un salut bref et distrait à sa secrétaire et son comptable. Ils l'avaient regardé partir, inquiets. Trois jours déjà que le patron n'était plus que l'ombre de lui-même. Taciturne, absent, silencieux. Lui dont les pointes de cynisme mesuré dénouaient toutes les situations un peu compliquées du quotidien.

Une seule question tournait dans l'esprit du presque quinquagénaire.

Mais qu'est-ce que tu fous, Claire ?

Michel Leprieur était issu d'une famille rurale des environs de Lisieux. Huit frères et sœurs. Le quadruple en têtes de bétail. Et

des géniteurs pour qui les bêtes revêtaient autant d'importance que les enfants. Difficile de se construire dans ces conditions-là. Surtout lorsque l'on est un petit garçon espiègle, intelligent et prometteur. À force de désintérêt parental pour ses résultats scolaires, Michel avait fini par sombrer à la fin de l'école primaire. Par miracle, ou plus sûrement par l'acharnement de son professeur de technologie du lycée Paul Cornu de Lisieux, il avait quand même décroché son CAP de plombier en 1974. De justesse. Une perche tendue par le destin. Sans trop savoir pourquoi ni comment, le jeune Leprieur l'avait saisie à temps.

Après ça, Michel s'était lancé dans la vie professionnelle et avait aussitôt créé son activité à Caen. Il aimait la ville et le contact avec la clientèle. Il travaillait vite et bien. Le sens du commerce lui était naturel. D'une résistance physique hors du commun, il n'avait pris, à ses débuts, aucunes vacances et avait même proposé des interventions nocturnes. Sa renommée avait crû rapidement. En l'espace d'une dizaine d'années, le petit rejeton d'agriculteurs livré à lui-même, que d'aucuns auraient catalogué d'office dans la catégorie des sauvageons, était devenu le patron de la plus grosse entreprise du Calvados en plomberie, sanitaire et chauffage. Il avait créé son empire à la force du poignet, en partant de presque rien, et était fier de sa réussite. Le succès Leprieur était typique de l'époque – les années 80. Les années Tapie. Les années fric. Il en était l'incarnation bas-normande dans le milieu du tuyau installé.

Cependant, Michel Leprieur n'avait pas oublié la part de sacrifices, d'incertitudes et de frustrations inhérente à son métier, à son parcours de *self-made-man*. Il avait surtout souffert d'avoir dû perpétuellement choisir entre les exigences de sa profession et son attrait enthousiaste pour la sculpture du Moyen Âge et de la Renaissance. Une passion sélective. Étrange pour le premier venu qui n'aurait pas connu Michel dans ses atermoiements de jeune adulte. Mais pas si étonnante que ça pour celui qui l'aurait

surpris à ses débuts, discutant pendant des heures avec l'un de ses premiers clients. Un professeur d'histoire médiévale à l'Université de Caen. Patrick Steinfeld. Un vieil érudit humaniste. Un monsieur simple, mais pétri de connaissances diverses et variées. Un savant comme les XVIII^e et XIX^e siècles en avaient produit en pagaille. Au premier coup d'œil, l'homme avait su détecter, chez son plombier, un sens évident de l'esthétique. Et, tel un gourou inoffensif et bienveillant, le professeur lui avait insufflé l'amour du beau sans y toucher.

Ce penchant pour l'art, Michel avait eu beaucoup de mal, par la suite, à le développer et à le cultiver. Faute de temps et d'acquis scolaires solides... Pour lui, l'école n'avait toujours été qu'une course d'obstacles, un parcours du combattant. Un lieu de préjugés et de rabaissements. Il n'avait compris que bien tardivement l'importance de ce que ses différents professeurs avaient tenté de lui faire assimiler lorsqu'il avait été enfant. Un bagage minimum pour progresser. Un socle de connaissances de base indispensable pour s'élever vers autre chose de plus particulier ou plus complexe.

Michel ne s'était pas pour autant laissé démonter. Au fil des années, après ses impératifs professionnels de bon chef d'entreprise, il avait appris en autodidacte. Dans des bouquins achetés au hasard de ses moments libres, puis lus et assimilés au prix d'efforts intellectuels acharnés.

C'est ainsi que, naturellement, lorsque sa fille Claire fut en âge d'aller à l'école, Michel fit tout pour lui offrir les meilleures conditions de scolarisation. Pour consacrer à son éducation ce qui lui restait d'attention après son travail. Car il ne savait que trop bien l'application surhumaine que lui avait demandé le comblement tardif et adulte de ses lacunes enfantines.

Claire fut une élève excessivement brillante. Elle décrocha un bac littéraire avec une mention très bien. Puis elle suivit ses études post-bac à l'École Régionale des Beaux-Arts de Caen. Elle

enchaîna, dans le cadre d'un échange universitaire, par un master à l'Académie des Beaux-Arts de Venise. Michel était fier d'elle. Sa fille était devenue ce qu'il n'avait jamais été : une intellectuelle.

Ce soir-là du 21 juillet, l'anniversaire de Michel était passé de quatre jours. Et elle ne l'avait toujours pas appelé. Vexé au début, il avait fini par essayer de la joindre. Dès le lendemain. Un mauvais pressentiment...

Il était tombé sur la colocataire de Claire, Giulia. Une Italienne d'un abord sympathique et qui parlait un peu français. L'échange avait été compliqué et bref. Mais suffisant pour que Michel Leprieur comprenne que sa fille n'était pas réapparue à leur appartement vénitien depuis deux semaines.

Il en était à son quatrième whisky. Ou cinquième. Il ne savait plus trop et s'en foutait. C'était ce qu'il avait trouvé de mieux pour étouffer la crise d'angoisse qui l'avait pris en fin d'après-midi dans son bureau. Pas très sophistiqué, ni très élégant. Mais il ne supportait pas de ne plus avoir de nouvelles de sa fille.

Depuis la mort de sa mère, alors qu'elle n'avait que cinq ans, Claire avait formé avec Michel un couple « père-fille » fusionnel. Adulte, elle était devenue très indépendante mais avait toujours fait attention de ne pas rompre ce lien affectif. Car Claire avait autant besoin de Michel que lui d'elle. De ses mots spontanés, de ses avis et de son point de vue de père. Le départ de Claire pour Venise avait été dur pour tous les deux. Ils s'y étaient résolus ensemble et avaient bien encaissé l'épreuve. Ils n'avaient, surtout, jamais cessé d'échanger, de converser, de se rendre disponibles l'un pour l'autre. Au moins un long coup de fil tous les quinze jours.

Pourquoi ne réponds-tu pas, Claire ? Où es-tu ?

Michel pleurait doucement. La tête dans les mains. Écrasé par l'inquiétude sur son bout de canapé. Accablé d'un chagrin exacerbé par l'alcool. Son téléphone posé par terre, sonnait la tonalité pour la vingtième ou la trentième fois de la soirée.

Finalement, fauché par l'ivresse, Michel finit par s'endormir dans ses tourments. À peu près à la même heure où Nelson rentrait chez lui, accompagné de sa horde d'idées furieuses, vengeresses et morbides.

CHAPITRE 3 :

Une bonne petite balle dans le carter

Le mardi 22 juillet, Nelson émergea difficilement du coaltar.

À son retour chez lui après sa visite nocturne au baron, ses pensées noires et ses envies de meurtre ne l'avaient pas quitté. Sa fureur avait eu du mal à redescendre. Des souvenirs sanglants de Sonia avaient continué à tourner dans sa tête pendant un bon bout de temps. Jusqu'à ce que ses veines soient suffisamment chargées en alcool et en somnifères pour déconnecter son cerveau. Mon frère s'était alors effondré sur le canapé. Comme une loque... Et il n'avait plus bougé de son divan jusqu'à l'heure du déjeuner.

La nuit avait rendu au ciel caennais son bleu et sa limpidité des beaux jours. Nelson prit un sandwich à la terrasse du Royal, une brasserie idéalement située sur la place de la République. En vue directe sur le Crédit Lyonnais.

Mon frère n'avait aucun plan précis en tête. La seule chose dont il était sûr était que le code extorqué au vieillard, associé au nom de la banque, désignait obligatoirement un coffre. Car d'après ses renseignements, les numéros de compte du Crédit Lyonnais ne ressemblaient pas du tout à celui que Gontran Farcy du Perche avait lâché. Il s'agissait donc forcément d'autre chose.

Et, outre les comptes de ses clients, ce qu'une banque protège par code secret est l'accès à ses coffres-forts.

Nelson ne savait toujours pas comment il allait s'y prendre pour se faire ouvrir celui du baron. Mais cette difficulté ne le tracassait pas particulièrement. En observant simplement les lieux depuis la terrasse du café, en focalisant juste l'écume de ses rêvasseries sur ce qui lui posait problème, mon frère faisait confiance à ses cogitations subliminales pour trouver une idée astucieuse.

Avec le temps, depuis son drame familial et sa dépression, Nelson était devenu un instinctif. Ça n'avait pas été toujours le cas. Il conservait, au cours de ses enquêtes, de vieux réflexes de pensées cartésiennes et logiques héritées de ses études scientifiques. Cependant, ses déductions ne naissaient jamais plus de rien d'autre que d'un ressenti, d'une impression, d'une inspiration sortie du néant. Comme d'une bulle faisant « ploc » à la surface d'un magma bien visqueux. Nelson la capturait, l'analysait et en bâtissait à chaque fois une construction mentale rigoureuse. Un échafaudage intellectuel impeccable. Irréprochable, bien que fondé sur des hypothèses invérifiables et souvent alambiquées.

Mais mon frère se trompait rarement dans ses intuitions... Il le savait et avait pris l'habitude de faire confiance à son subconscient.

À travers l'alignement des tilleuls courant le long de la place de la République, Nelson observait la grande façade blanche de l'établissement bancaire. De style néo-classique contemporain, elle tranchait parmi celles des immeubles moins récents qui avaient survécu au pilonnage de juin 1944. Ce quartier de Caen, où s'élevait l'ancien Hôtel de Ville, avait été particulièrement dévasté par les bombardements alliés de la Libération.

Inondé de soleil, l'édifice inspirait un sentiment de propreté et de majesté monumentale. Il se dressait tel un monolithe indestructible dominant la misère humaine. Pour une banque, l'effet architectural était réussi.

À cette idée, mon frère ne put retenir un sourire narquois. Il trouvait qu'en cette période de pourrissement de la crise des « *subprimes* », alors que le monde bancaire apparaissait, aux yeux de tous, peuplé d'une vaste tripotée de branquignols et de pieds nickelés, le bâtiment ressemblait plus à un château de cartes qu'à une forteresse albigeoise.

De temps à autre, un homme cravaté ou une femme en tailleur austère entraient dans le Crédit Lyonnais. Toujours d'un pas pressé, voire inquiet. Comme lorsque l'on rase les murs ou que l'on ne veut pas être vu.

La pause-déjeuner se termine... Les conseillers financiers rentrent à l'écurie... railla Nelson en regardant l'heure sur son iPhone.

D'une voix désobligeante, il héla un serveur et commanda un café serré en s'allumant un cigarillo. Mon frère attendait que lui vienne l'inspiration de son plan d'attaque. Laisant son esprit divaguer dans les méandres de son imagination, il ne prêta pas attention au maigrelet, voûté et blanc comme un cachet, qui regagnait, à son tour, son petit bureau du Crédit Lyonnais.

Benoît Perruchot était soucieux. Comme tous les mardis depuis six mois, il rentrait d'une séance chez son psychanalyste, le professeur Sylvaner. En calant de cette façon tous ses rendez-vous à l'heure du déjeuner, il s'était arrangé pour que cela passe le plus inaperçu possible aux yeux de son entourage et de sa famille. Benoît avait pas mal d'angoisses à évacuer et ne souhaitait surtout pas qu'on le sache. Ses parents, sa fiancée et ses collègues, tout le monde attendait de lui une efficacité à toute épreuve. Une ambition pleine d'avenir. Un mordant hargneux et une dentition à rayer le parquet.

Le problème était que plus le temps passait, moins le jeune homme se sentait capable de faire illusion. Et, ce mardi, Benoît avait une nouvelle fois essayé de répondre à la question qui le taraudait depuis plusieurs semaines : *finalement, pourquoi vouloir faire toujours semblant ?*

Perruchot s'installa machinalement à son bureau. En cette période estivale, son agenda était quasiment vide. Ses clients se la coulaient douce en vacances.

Il vérifia quelques bricoles sur son ordinateur, puis se décida enfin à attaquer un gros dossier de financement qui ne pressait pas vraiment. Sans beaucoup d'énergie, il commença à éplucher la liasse de papiers. Benoît avait la tête ailleurs. Encore posée sur le canapé de son psy.

Cette fois, un lointain souvenir lui était revenu. Un moment de son enfance très désagréable. Même franchement traumatisant. Une zone d'ombre que son cerveau avait enfouie dans le lisier bourbeux de sa mémoire. Ce retour soudain à la surface, alors que la partie de divan s'écoulait aussi paisiblement que d'habitude, l'avait surpris. La remontée avait été brusque. Sans signe avant-coureur. Une image solitaire, d'abord, était ressuscitée. Puis tout le reste avait déferlé en cascade. Juste avant la fin de la séance... Et Benoît devait maintenant se coltiner ce fardeau jusqu'au prochain rendez-vous avec le professeur Sylvaner.

Lorsque le fils Farcy du Perche débarqua dans son bureau accompagné de Julie, la jeune hôtesse d'accueil de la banque, Perruchot était encore perdu dans ses pensées.

Julie aimait bien Benoît. Il lui rendait toujours ses sourires.

Très encombrée par son client, elle lui jeta un regard désespéré. Il mit du temps à réagir et se leva maladroitement de son fauteuil. Non moins empêtré dans ses incertitudes.

– Maxime Farcy du Perche. Je gère les biens de Père. Le baron... J'ai besoin que vous me fassiez ouvrir son coffre.

L'homme était grand, sec, d'un abord repoussant. Sa voix, surtout, était épouvantablement grinçante. D'emblée, elle fichait mal à l'aise. Benoît eut une sueur froide entre les omoplates.

– Bonjour Monsieur. Je ne vous avais encore jamais rencontré, tenta Perruchot pour la forme.

– En effet ! Vous êtes nouveau ici ? Vous allez apprendre à me connaître ! Je n'aime pas attendre... Le directeur le sait bien, lui !

– Nous avons rendez-vous ? demanda Benoît en feuilletant son agenda, intrigué.

– J'ai eu un de vos collègues jeudi dernier ! Ma-ni-fes-te-ment, il n'a pas passé le message... C'est regrettable...

Benoît était déstabilisé. Cueilli au vol. Errant encore, la seconde d'avant, dans ses questionnements intérieurs, il ne se sentait pas la force d'entraver une telle détermination par des soupçons vraisemblablement mal placés. Des doutes qui lui retomberaient inmanquablement sur le coin de la gueule.

– Eh bien ? Qu'attendez-vous ? insista Nelson d'une voix hautaine et méprisante.

Perruchot, battant en retraite et pressé de revenir à ce qui le tracassait en toute tranquillité, farfouilla dans un tiroir de son bureau. Il en exhuma une petite carte à puce... Sa clef d'accès aux coffres du Crédit Lyonnais.

– Nous y allons, Monsieur Farcy du Perche. Suivez-moi, je vous prie.

– Bien ! J'aime l'énergie et l'efficacité !

Au fond du bâtiment, un escalier hélicoïdal menait au sous-sol de la banque. Au bas de cet escalier, une porte blindée gardait l'entrée de la salle des coffres-forts. Benoît Perruchot introduisit

machinalement sa carte dans le bazar électronique qui en occupait le centre. L'engin avala le rectangle de plastique, afficha trois diodes vertes, puis recracha la carte en égrenant d'une voix synthétique :

« Bonjour Monsieur Perruchot. Je suis heureux de vous revoir. Bonne visite ! »

Nelson ne put s'empêcher de lâcher un gloussement narquois.

Quand la mécanique se met à parler, c'est toujours d'un navrant...

À la suite du jeune banquier, il entra dans une vaste pièce tapissée de tiroirs argentés. Tous de tailles différentes. Tous avec un verrou en saillie et aucun orifice pour y glisser une quelconque clef. Perruchot s'approcha d'un poste informatique trônant au milieu de la salle. Il y connecta la clef USB qu'il portait en mousqueton à sa ceinture. L'écran s'alluma sur une fenêtre sobre, sans fioritures ni artifices. Un code d'accès y était demandé. Perruchot se tourna alors vers le fils Farcy du Perche.

– À vous de jouer, Monsieur ! Un seul coup est permis ! tenta-t-il en forme d'humour, afin de décriper la tension de leur premier contact.

Constant dans son rôle de hobereau prétentieux, Nelson lui jeta un regard digne d'un seigneur du Moyen Âge congédiant un amuseur public. Il s'assit derrière l'écran et approcha ses mains du clavier.

Ou le vioc s'est vautré sur le numéro et il faudra que je trouve vite une solution de repli, ou je reste dans la partie... analysa-t-il en toute rigueur.

Les fesses serrées et le souffle court, Nelson tapota « 12J58R » sur les touches de l'ordinateur. Avec soulagement, il entendit un « schlouck » retentissant dans la pièce. Un coffre venait de se libérer en émettant une lumière verte. Benoît Perruchot regarda le fils Farcy du Perche d'un air satisfait. Faisant en sorte de ne

rien laisser transparaître de sa nervosité, mon frère adopta une attitude blasée et impatiente.

Le jeune banquier trottina jusqu'à la petite porte blindée de l'alcôve n° 58. Il l'ouvrit en grand et retira du tiroir une caissette métallique. Il la déposa sur un bureau en bois verni joutxé de deux fauteuils en cuir, puis fit deux pas en arrière.

– Je vous en prie, dit-il à Nelson.

Mon frère prit place et souleva le couvercle de la boîte.

Fils mandaté par le baron, je suis censé connaître ce qu'il referme et ne venir que pour quelque chose de bien particulier. Si je ne veux pas éveiller de soupçon de la part de ce trouduc de banquier, je ne dois y prendre qu'une seule chose. Ne pas farfouiller dedans pendant des plombs. Une seule chose... oui, mais laquelle ?

À une extrémité de la boîte, il y avait tout un tas bordélique de petits objets divers et variés. Faisant mine d'y remettre un peu d'ordre, Nelson en profita pour en dresser un rapide inventaire.

Rien d'intéressant là-dedans. Essentiellement des souvenirs et des bijoux.

De l'autre côté, une pile de paperasse, ventilée dans des sous-chemises colorées, emplissait les trois cinquièmes de la caissette. Nelson sortit la totalité du paquet et le posa sur le bureau. Il feuilleta les pochettes une à une, comme s'il cherchait quelque chose en particulier.

– Pas ça... Pas ça... Mais, tудieu, où se trouve-t-elle donc ? ronchonna-t-il faussement à haute voix.

Le manège dura une vingtaine de secondes.

Soudain, deux mots écrits au feutre sur une sous-chemise rouge le figèrent : « MANUSCRITS BUNKER ».

Nelson l'entrouvrit et reconnut tout de suite ce qu'il pressentait. Le même papier jauni que celui qui hantait ses cauchemars. La même écriture italique de ses souvenirs les plus

noirs. La cause de ce qui l'avait presque anéanti. Les manuscrits qu'il avait eu à expertiser à Ouistreham. Ceux qui, dans ses certitudes de veuf, étaient à l'origine de la mort de Sonia et de l'enlèvement de Raphaël.

Il déglutit péniblement, s'efforçant de ne pas perdre les pédales. Un magma furieux de pensées violentes et destructrices montait brusquement en lui. Mon frère se connaissait : d'ici une dizaine de minutes au mieux, tout ce qu'il y avait de plus sombre en lui allait éclater à la surface. Et il devrait être loin et seul pour gérer sa crise. Car, dans ces moments-là, plus rien ne le retenait. Il pouvait tuer, comme se tuer.

Nelson s'efforça de faire bref. Il referma la pochette et la garda à la main en fourrant le reste, à la diable, dans la caissette.

– Bon, ça y est ! Vous pouvez refermer le coffre ! ordonna-t-il d'une voix éraillée et crispante.

Perruchot s'exécuta sans se presser.

Nelson s'impatienta. Des images de rouge, de sang, de gorge tranchée dansaient de plus en plus distinctement dans son esprit. Le retour à la surface du meurtre de Sonia bouillonnait en de gros grumeaux compacts.

– Faites vite ! Je suis attendu et j'étouffe là-dedans ! hurla-t-il presque.

Le jeune homme s'alarma d'un coup, s'excusant presque de sa lenteur. Le fils Farcy du Perche avait un ton de plus en plus agressif. De plus en plus inquiétant.

– Vous devez encore émarger le registre... bafouilla Benoît.

Il tendit un épais cahier corné.

Mon frère fusilla du regard le banquier. Perruchot baissa les yeux.

– Ah ! Ce n'est pas vrai, ça ! Vous finirez par tous nous faire crever avec votre saloperie de paperasse ! lança-t-il sèchement.

Sans politesse, il attrapa le bouquin, demanda la date au jeune homme et traça un gribouillis nerveux en forme de signature.

– Ça y est ? C'est tout ? On peut y aller ou il vous faut aussi mon empreinte rétinienne ? siffla Nelson une dernière fois.

Moins de cinq minutes plus tard, mon frère sortit du Crédit Lyonnais. Franchissant son hall d'entrée presque en courant, il se précipita à l'abri de sa guimbarde. Une fois assis au volant de sa vieille Volvo hors d'âge, la pochette jetée en vrac sur la banquette arrière, il chercha vainement à reprendre sa respiration.

Nelson finit par s'élaner sur la route, sans but. Ses roues l'emmenèrent à Ouistreham. Ses pas à Luc-sur-Mer. En fin d'après-midi, son volcan intérieur apaisé, il posa enfin les fesses sur le canapé de son salon et ouvrit la chemise rouge.

Ce que lut mon frère dans ces manuscrits d'époque fait aujourd'hui partie de la petite histoire dans la Grande Histoire, celle de la fin de la Seconde Guerre mondiale.

L'histoire d'une invraisemblable tentative de négocier le déclin des puissances de l'Axe alors que le rouleau compresseur du débarquement allié en Normandie s'apprêtait à entrer en action. Soixante ans plus tard, elle peut sembler sans importance. Un simple épiphénomène. Un sursaut avorté. Et pourtant... Cet infime morceau de la Guerre, enfoui par l'ensemble, aurait pu faire basculer le cours des choses. S'il avait eu lieu quelques semaines plus tôt, la face du monde d'aujourd'hui serait sûrement différente.

Bien sûr, j'ai reconstitué les événements à partir du contenu des manuscrits volés par Nelson au baron. Mais aussi grâce à mes déductions, à mes connaissances de l'histoire de la résistance normande et aux témoignages d'archives auxquels un bon ami

de la Très Grande Bibliothèque François Mitterrand m'a laissé accéder. Dans l'ensemble, tout est vérifiable et véridique. Pour mon lecteur, je préfère cependant le romancer. Car c'est ce que je sais le mieux faire.

Le jeudi 1^{er} juin 1944, Dino Fetucci décolla d'une base militaire des environs de Rome.

Il régnait dans cette ville une incertitude, une pagaille, une attente indescriptibles. Les Allemands étaient en train de préparer en hâte leur repli vers les Alpes. Sous la pression des Alliés qui épuraient progressivement le sud de Rome depuis début mai, la froide mécanique de l'occupation allemande s'était totalement effilochée. Plus rien ne fonctionnait dans la capitale italienne. En quelques jours, des pans entiers de l'administration nazie romaine s'étaient volatilisés. Ses rouages ne tournaient plus ensemble. Plus personne ne savait qui faisait quoi... Plus rien n'était contrôlé.

C'était dans cette ambiance de foutoir total, d'ordres et de contrordres que – par je ne sais quels quiproquo, manœuvre ou compromission – un émissaire spécial du Vatican parvint à obtenir qu'une mission secrète soit confiée en toute urgence à un pilote italien répondant encore théoriquement au commandement du général SS Dubendorff. Et que son avion décolle dans l'heure en direction de Cherbourg pour une escale de ravitaillement en carburant, avant d'atteindre sa cible. L'émissaire donna à Fetucci une liasse de documents confidentiels cachetée des armes papales. Un colis ultra-secret et de la plus haute importance que l'aviateur avait pour objectif de remettre dans la nuit même à un espion infiltré en Angleterre, sur la côte du Dorset. L'homme était censé attendre le passage du chasseur italien entre deux et quatre heures du matin. Fetucci n'avait comme autre renseignement que les coordonnées

géographiques du pré à moutons au-dessus duquel il devrait larguer le paquet, et d'où s'échapperait un signal lumineux émis par son « contact » au sol. Deux coups longs, trois coups brefs.

Pour le reste, ça avait été à lui de se débrouiller. Comme toujours dans cette armée italienne pantelante où la désorganisation était criante et l'improvisation devenue le principal mode de fonctionnement.

Âgé d'à peine vingt-sept ans, Fetucci était déjà un vétéran chevronné des campagnes d'Éthiopie et d'Afrique de l'Est. Peut-être même l'un des plus talentueux de la Regia Aeronautica Italiana, la Force aérienne royale italienne. Jouissant, de fait, d'une aura particulière dans son unité d'affectation, le jeune pilote de chasse réussit à obtenir le meilleur avion de la base. Un Fiat G55 Centauro rafistolé et surgonflé. Un minimum qu'il était en droit d'exiger au regard de la difficulté de sa mission.

Celle-ci allait se faire en deux étapes. Le vol jusqu'à Cherbourg. Puis la traversée de la Manche. L'Italien savait, d'entrée de jeu, que la deuxième serait évidemment la plus risquée. La plus dangereuse. Il aurait à survoler, de nuit, le territoire anglais et ses batteries antiaériennes dans un contexte météorologique de queue dépressionnaire.

Avec une chance sur deux de se faire descendre de l'autre côté de la Manche, Fetucci quitta le sol italien le ventre noué.

Il passa successivement la chaîne des Alpes, le lac de Zurich, Bâle, Belfort, Troyes, le sud de Paris, Lisieux et le nord de Caen. Sans souci. À vingt-quatre mille pieds de hauteur, l'avion de chasse avala son plan de vol à grande vitesse. Il atteignit le rivage normand presque deux heures après son décollage de Rome. Comme prévu...

Un ciel plombé d'une couche quasi continue de cumulonimbus d'orage y attendait le jeune pilote. Toujours comme prévu...

À l'approche de Port-en-Bessin, Fetucci, soucieux de ne pas perdre de vue le trait de côte, diminua donc fortement son altitude pour passer sous le plafond nuageux.

Eugène Nicolle n'en pouvait plus de ces boches partout. Presque cinq ans qu'ils avaient envahi son bout de campagne normande. Qu'une chape de plomb avait tout transformé. Tout enlaidi. Au cours des trois premières années, les SS avaient fusillé quelques-uns de ses copains d'enfance. Pour l'exemple. En repréailles. Il l'avait encaissé, difficilement. Quand ce fut au tour de son neveu, Eugène passa dans la Résistance. En janvier 1942.

Ami de longue date de Robert Douin, surnommé « Civette » dans le réseau de résistance Alliance, il fut rapidement amené à conduire des actions d'envergure. De par son expérience des chemins de fer calvadosiens – il travailla comme garde-barrière pendant une quinzaine d'années avant le début de l'occupation allemande – et sa grande habileté dans le maniement des explosifs, Eugène organisa plusieurs opérations de sabotage des convois ferroviaires allemands dans la région de Bayeux. Il provoqua le déraillement d'une bonne douzaine de trains. Trois d'entre eux furent entièrement détruits. Son nom de code était « Musaraigne », et Eugène ne se fit jamais pincer par les Allemands.

Lorsque, le 5 mai 1944, la Gestapo arrêta Désiré Lemièrre et Robert Boulard, le réseau Alliance du Bessin fut proprement décapité. Désœuvré, désorganisé dans ses actions de résistance, Eugène Nicolle se mit alors en sommeil, attendant des jours meilleurs. Comme tout un chacun, il captait et écoutait Radio Londres. Et, comme tout un chacun, peut-être mieux averti que

la plupart, il se douta, le 1^{er} juin 1944, qu'un gros truc n'allait pas tarder à arriver.

En cette fin d'après-midi, après un coup de main à la ferme de son ami Gaston Levieux, Eugène venait de rentrer chez lui, une bicoque perdue dans la campagne de Port-en-Bessin. Il avait eu envie de farfouiller dans sa planque d'armes. Pour être sûr d'être toujours prêt et le matériel en état de marche. Au cas où...

C'était un trou soigneusement aménagé au pied d'un grand chêne, à l'abri d'un bosquet touffu. Eugène avait régulièrement changé de cachette depuis deux ans, surtout depuis que la Gestapo avait démantelé le groupe. C'était sa troisième en moins d'un mois. Une bonne mesure de sécurité contre une éventuelle dénonciation.

Il entendit venir de loin le bruit du moteur de l'avion de Fetucci.

Malgré son âge, sa vue était restée perçante. Il reconnut tout de suite les cocardes apposées sur le dessous des ailes. Trois bâtons noirs crochus dans un disque blanc cerclé de noir. L'insigne de la Regia Aeronautica Italiana. Et la croix gammée nazie.

Le zinc volait bas et vite. Il venait droit sur lui. Sans réfléchir, Eugène chargea précipitamment deux cartouches à sanglier dans le fusil qu'il tenait entre les mains. Puis il l'arma et canarda l'engin.

Un coup de sang ? Un vieux réflexe de chasseur de bécasses ? Ou peut-être la certitude que le gros truc était imminent ? Difficile de savoir...

Toujours est-il que la première balle frôla l'hélice. La deuxième explosa le carter d'huile de l'avion...

FIN DE L'EXTRAIT

Il vous reste 88% à lire en achetant la version complète !

Table des matières

de la version complète

Résumé.....	5
CHAPITRE 1 : Mémoires mortes.....	6
CHAPITRE 2 : Disparition.....	15
CHAPITRE 3 : Une bonne petite balle dans le carter.....	20
CHAPITRE 4 : Au bord du gouffre.....	36
CHAPITRE 5 : Si fragile occiput.....	41
CHAPITRE 6 : Sérénissime furet ?.....	46
CHAPITRE 7 : Sale quart d'heure pour un dealer.....	53
CHAPITRE 8 : La coloc.....	57
CHAPITRE 9 : Femme fatale.....	68
CHAPITRE 10 : Mort d'une pastèque.....	71
CHAPITRE 11 : Commissaire sous pression.....	76

CHAPITRE 12 : Gueule de bois.....	82
CHAPITRE 13 : Pressions de déséquilibre.....	91
CHAPITRE 14 : Superstitions.....	100
CHAPITRE 15 : À l'heure du Spritz.....	103
CHAPITRE 16 : Pêche en eaux troubles.....	112
CHAPITRE 17 : Casse-tête à la vénitienne.....	118
CHAPITRE 18 : Cesare & compagnie.....	128
CHAPITRE 19 : Accelerata.....	132
CHAPITRE 20 : Ca Dario.....	137
CHAPITRE 21 : Récidive.....	145
CHAPITRE 22 : La statuette creuse.....	148
CHAPITRE 23 : In vino veritas.....	152
CHAPITRE 24 : Poudre et sexe.....	157
CHAPITRE 25 : La chute de Marco.....	161
CHAPITRE 26 : L'araignée au centre de sa toile.....	165
CHAPITRE 27 : Cauchemar à Saint-Marc.....	167
CHAPITRE 28 : Raccourcis faciles.....	171
CHAPITRE 29 : Le contrat.....	176

CHAPITRE 30 : Road-trip à la Nelson.....	178
CHAPITRE 31 : Bidules.....	181
CHAPITRE 32 : Son ombre est épaisse.....	183
CHAPITRE 33 : Enzo s'équipe.....	187
CHAPITRE 34 : Remous vaseux sur la lagune.....	190
CHAPITRE 35 : Traquenards.....	203
CHAPITRE 36 : Autour d'Ettore.....	212
CHAPITRE 37 : Au clair de la lune.....	221
CHAPITRE 38 : Nouveaux départs.....	225
CHAPITRE 39 : Caniche party.....	237
CHAPITRE 40 : Cría cuervos.....	239
CHAPITRE 41 : L'ombre de Nelson.....	251
CHAPITRE 42 : Antigone.....	256
À propos de l'auteur.....	258

**RETROUVEZ TOUS NOS LIVRES
SUR NOTRE LIBRAIRIE !**

WWW.IS-EBOOKS.COM

- Livres aux formats papier et numériques
- Extraits à télécharger ou à feuilleter en ligne
- Plus de cent références disponibles

The logo for ISEBOOKS features the letters 'I', 'S', and 'E' in a large, bold, black font. The 'I' and 'S' are partially enclosed by grey rectangular blocks. Above the 'E' and 'B' are several grey squares of varying sizes, creating a pixelated or digital effect. The word 'BOOKS' is written in a smaller, bold, black font to the right of the 'E'.

Livres & eBooks par IS Edition